

Mesdames

Messieurs

Je commence par remercier la Fondation Konstantinos Karamanlis de l'aimable invitation qui m'a adressé pour participer à cette importante conférence sur les « transitions démocratiques en Espagne, Portugal et Grèce : trente ans après ».

Je salue respectueusement le Président du Conseil, Constantinos Caramanlis, qui a inauguré hier cette conférence, tous ses qualifiés participants, illustres universitaires et aussi ceux qui parlent dans la qualité de « protagonistes », dont George Rallis, pour la Grèce et mon Ami Calvo Sotelo, pour l'Espagne.

Je ne veux pas faire un discours académique. Pour cela sont ici des historiens et politologues portugais reconnus qui vous ont parlé sur la « Révolution des Œillets » avec objectivité et connaissance. Étant un des politiciens qui vous avez appelé de « protagonistes » des événements qui ont renversé la longue dictature de Salazar et Caetano, je me limiterai à vous apporter quelques réflexions impressionnistes.

J'ai vécu en exil, à Paris, entre 1970-74, après avoir été expulsé de mon pays par Marcello Caetano successeur de Salazar. Le régime était alors affaibli en conséquence surtout des « guerres coloniales » en Angola, Guinée-Bissau et au Mozambique, lesquels ont duré treize longues années. A Paris, j'avais des contacts politiques avec des exilés espagnols et grecs, que je retrouvais au siège du Parti Socialiste Français, avant et après le Congrès d'Épinay, celui où François Mitterrand a été élu premier secrétaire. Ayant pour objectif échanger des informations et mieux coordonner nos activités contre les trois dictateurs occidentaux, nous avons créé un petit comité qui était composé par Rodolfo Llopis, secrétaire général du PSOE en exil (Espagne), Someritis (Grèce) exilé aussi à Paris et à ce moment là très actif dans la dénonce du régime des colonels, et moi-même, par le Portugal. Et à la fin de chaque réunion nous avions l'habitude de discuter sur lequel de nos trois pays serait le premier à se libérer.

Contre l'opinion réitérée de mes camarades, a été le Portugal : le 25 avril 1974 !

Pourquoi ? À cause des guerres coloniales qu'affaiblirent le régime dictatorial qui, par son intolérance, les avaient provoqués et par une féroce répression, indirectement, alimentée. Au Portugal, soumis alors à la plus vieille dictature occidentale – 48 longues années – il n'a pas eu une transition démocratique (comme en Grèce ou en Espagne) : il a eu une vraie rupture, la « Révolution des Œillets », sans effusion de sang et sans violence, certes, mais avec les troupes dans les rues de Lisbonne, des sous-officiers en révolte, les célèbres « Capitaines d'avril » et l'effondrement complet du régime, suivi, quelques mois après, par celui de l'État.

Ces militaires ne toléraient plus les guerres, qu'ils ont vérifié *in loco* ne pas avoir de solution militaire. La révolte des sous-officiers a commencé par être corporative - ils ne voulaient plus de guerres – et ils savaient que la dictature n'était pas capable de retrouver une solution politique.

Le Portugal était alors un pays très pauvre, inculte et complètement isolé dans le plan international, même par ses alliés de l'OTAN, qui le boudaient – et pour cela ils se sont décidés à agir. La conspiration a duré plus d'un an mais elle n'a pas été connue au dehors. Comme a écrit récemment l'historien américain Kenneth Maxwell, professeur de l'Université de Harvard, « Washington a été totalement pris par surprise par la révolution portugaise ». Comme, d'ailleurs, l'ont été tous les gouvernements européens. Un mois avant avril 1974, il y a eu une tentative avortée – le 16 mars les sous-officiers révoltés, à Caldas da Rainha, une ville au nord de Lisbonne, ont été emprisonnés – et pas même cela a servi d'avertissement pour le gouvernement.

La nuit même de la Révolution - le 24/25 avril - j'étais à Bonne, à l'invitation de Willy Brandt, et, pendant le dîner avec quelques responsables du SPD, je les ai dit que quelque chose allait se passer prochainement au Portugal. En conséquence, je leurs ai demandé de l'aide pour le Parti Socialiste Portugais, fondé d'ailleurs un an auparavant, dans la clandestinité, à Bad Münstereifel, où j'avais été élu secrétaire-général. Ils ne m'ont pas cru. Ils m'ont dit de ne pas alimenter des illusions et que je devrais me préparer pour rester encore quelques années en exil.

Ils m'ont dit aussi qu'ils avaient des informations précises sur ce que se passait au Portugal, par ses propres services et par les services de renseignement de l'OTAN. Le régime dictatorial – pensaient-ils – irait rester en place longtemps encore.

Le matin suivant à cette conversation de sourds, très tôt, ils m'ont téléphoné à l'hôtel et m'ont réveillé en disant que, en effet, quelque chose se passait au Portugal. Je suis rentré de vitesse à Paris et le lendemain je partais pour le Portugal par train, étant donné que l'aéroport de Lisbonne avait été fermé.

Quand je suis parti de Paris je ne savais pas encore si la révolution était ou non victorieuse. Mes amis de Lisbonne m'avaient dit, par téléphone, que si les choses n'étaient pas encore claires, ils enverraient un d'eux à Salamanca – dernier arrêt du train (Sud Express) avant la frontière portugaise – pour empêcher que moi, et mes compagnons, soyons emprisonnés. A Salamanca, très tard dans la nuit, il y avait un grand mouvement dans la gare, beaucoup de jeunes gens portaient des œillets rouges (je ne savais pas encore qu'ils étaient le symbole de la Révolution) et criaient «vive le Portugal !». Nous avons compris que la Révolution avait triomphé !

Mais les surprises ne s'étaient pas terminées là. A Vilar Formoso, la ville portugaise à la frontière, il y avait énormément de gens dans la gare et quelques-uns criaient mon nom. Ils nous ont fait descendre du train et de suite conduit à une cantine de la station, où ils ont ouvert les bouteilles de champagne, en saluant la Révolution et en chantant. C'était là que j'ai fait mon premier discours politique libre au Portugal. A un certain moment, le chef de la gare et un officier ont entré dans la salle, se sont dirigé vers moi, me saluèrent et m'ont demandé respectueusement «Votre Excellence permet que le train continue sa marche ?» C'est alors que j'ai compris, vraiment, que tout avait changé au Portugal !

C'était dans ce train, en marchant vers Lisbonne, avec des arrêts imposés par les populations, que j'ai lu pour la première fois, dans le journal du jour, le programme du Mouvement des Forces Armées – d'ailleurs très vague, sans dire un mot sur les partis politiques – et que j'ai pris connaissance de l'invitation adressée, au dernier moment, par les sous-officiers qui avaient fait la Révolution à deux généraux – António Spínola et Costa Gomes – pour donner une certaine respectabilité à la Révolution. Ces deux généraux avaient, d'ailleurs, constitué une Junte de Salvation Nationale, composée par deux généraux de l'Armée de Terre, deux généraux de l'Armée de l'Air et deux Amiraux, dont Spínola a été choisi comme Président.

Quand finalement nous sommes arrivés à Lisbonne, dans ce train en grand retard, qui, après, a été baptisé « le train de la liberté», une énorme foule nous attendait. Le climat était d'une grande joie et aussi d'une énorme spontanéité et même confusion. J'ai fait un bref discours à la foule et en suite j'ai improvisé dans la gare une sorte de conférence de presse. C'était à ce moment là qu'un camarade m'a dit à l'oreille qu'il « faudrait finir avec ça parce que le général Spínola m'attendait à Cova da Moura » (le quartier général des révolutionnaires).

Je ne dois pas continuer sur ce ton mémorialiste. Je suppose que ce qui vous intéresse de plus c'est ma réflexion sur une expérience très riche, une évaluation de la Révolution et des grandes difficultés que nous attendaient.

Au commencement, la Révolution a été entendue par l'écrasante majorité de la population portugaise – soit au continent soit aux colonies – comme une libération attendue depuis longtemps. Dans un climat de joie et, les premiers jours, dans la fraternité. La dictature c'était effondré sans résistance. Les corps de la police politique (PIDE), des organisations fascistes paramilitaires (Légion portugaise et Jeunesse portugaise, l'État Corporative, La Censure, etc.) avaient été dissoutes. Les prisonniers politiques, libérés. Dans les colonies, les guerres avaient cessé d'une forme presque spontanée et nos soldats fraternisaient avec les «guérilleros», que quelques jours avant étaient appelés de «terroristes»... À Lisbonne, les étudiants criaient dans la rue «ni un seul soldat de plus pour les colonies».

La «Révolution des Œillets» avait commencé par être une rupture radicale avec le passé corporatif-fasciste. Le pouvoir était alors dans les mains des militaires qui, d'ailleurs, n'avaient pas des idées claires sur quoi faire. Décoloniser, oui, mais comment ? Démocratiser, oui, mais de quelle façon ? Développer le pays, en grand retard, bien sur, mais comment ? Le personnel politique et militaire de l'ancien régime avait disparu, comme par un coup de magie. Les militaires révolutionnaires ne connaissaient pas les hommes politiques de l'Opposition (sauf quelques miliciens antifascistes qui avaient servi dans l'armée, sous ses ordres) et l'inverse était aussi vrai.

Dans le programme du Mouvement des Forces Armées existait une promesse concrète et bonne en elle-même : faire des élections libres, dans le délai d'un an, pour passer le pouvoir aux élus du peuple portugais. Promesse qui a été tenue plus tard. Mais quoi faire jusqu'à ce moment là? La Junte de Salvation Nationale concentrait, apparemment, tous les pouvoirs. Mais il y

avait aussi la Commission Coordonnatrice du Mouvement des sous-officiers, qui avaient fait la Révolution. Le 16 mai 1974, Spínola, président de la Junte et par intérim Président de la République, a mis en possession le premier Gouvernement provisoire, composé par civils. Le Premier ministre était un vieux professeur de Droit, républicain, très respecté. Parmi ses membres il y avait trois ministres sans portefeuille - Álvaro Cunhal, par le Parti Communiste ; Sá Carneiro, par le Parti Démocratique Populaire (créé seulement quelques jours avant, déjà après la Révolution) et Pereira de Moura, par le Parti du Mouvement Démocratique Electoral (que s'est révélé être un parti satellite du Parti Communiste) - et moi-même, représentant le Parti Socialiste, au poste de ministre des affaires étrangères.

Tous les partis présents au gouvernement se disaient alors à gauche. Le seul parti qui se réclamait du centre, le Centre Démocratique Social, de Freitas do Amaral, n'était pas représenté au Gouvernement. La droite politique et social (des intérêts) s'était éclipsé, comme par miracle, après la Révolution...

Trente ans se sont écoulés sur la Révolution d'avril. Beaucoup de choses se sont passés : il y a eu des conflits ; des contradictions difficiles à surmonter ; des clivages parmi les militaires ; la tentative du 11 mars, avec la fuite de Spínola et la furie des nationalisations sauvages ; les tentatives (échouées, heureusement) de faire, comme on disait à l'époque, «l'économie d'une révolution», en passant de la Révolution Démocratique à une Révolution Communiste ou Populaire, comme voulaient les gauchistes. Nous avons vécu deux ans d'énormes turbulences et confusions : les attentats dans le nord du pays contre les sièges du Parti Communiste ; les occupations des terres dans le sud et de quelques entreprises ; l'emprisonnement de quelques banquiers et industriels ; la tentative communiste d'imposer une confédération syndicale unique (ce que nous, socialistes, avons appelé de «unicité syndicale» ; l'occupation de journaux (*cas República*) et de la station de la radio de l'Église Catholique (*Rádio Renascença*), etc. Tout ça jusqu'au 25 novembre 1975, le jour auquel les communistes et les gauchistes ont arrêté le chef de l'Armée de l'Air, pour neutraliser l'aviation, et pris d'assaut la Rádio Télévision Portugaise. Mais ce coup a échoué. Les forces fidèles à la démocratie étaient plus fortes et détenaient des positions solides dans tout le pays au nord du Tage. Les avions militaires ont été déplacés pour Cortegaça ( un aéroport militaire près de Porto). Les communistes, conseillés par le Président Costa Gomes, ont abandonné l'aventure et, sans eux, les gauchistes n'avaient pas de force suffisante.

*A posteriori* on a prétendu qualifier le 25 novembre comme étant un coup d'extrême droite. Ce n'était pas le cas. Le groupe militaire des Neuf (Melo Antunes, Vasco Lourenço, Vitor Alves, etc) et le Parti Socialiste ont empêché l'illégalisation du parti communiste et, après le 25 novembre, se sont limités à mettre la Révolution dans ses rails démocratiques et pluralistes originels. Malraux a alors écrit, dans *l'Express*, que « les socialistes portugais ont démontré au monde que les *mencheviks* peuvent vaincre les bolcheviques » ...

Pour moi, j'ai toujours pensé qu'une fois faite la décolonisation – et octroyée l'indépendance à toutes les colonies portugaises – dans un délai record et sans violence, le contrepoint nécessaire (il n'y avait pas d'autre) c'était l'adhésion du Portugal à ce à l'époque on appelait CEE. C'était en mars 1977, au cours du premier gouvernement constitutionnel présidé par moi, qu'on a réussi à ouvrir les négociations pour l'adhésion. Et huit ans après, pendant un autre gouvernement, dont j'étais aussi Premier ministre, le Traité d'Adhésion a été signé à Lisbonne, le 12 juin 1985. Donc, le Portugal célèbre cette année 20 ans comme membre de plein droit de l'Union Européenne.

Comme membre de la CEE – et après le Traité de Maastricht, de l'Union Européenne – le Portugal a fait d'énormes progrès. Dans tous les domaines. On ne reconnaît le pays si on fait la comparaison avec ce qu'il était avant. Le Portugal c'est aujourd'hui une démocratie solide, dont les institutions marchent bien. Dans son ensemble, les Portugais, malgré les inégalités entre eux ( qui continuent d'exister ) ont une qualité de vie incomparablement supérieure à celle que leurs parents ont connue. D'un pays d'émigrants - les Portugais partaient en masse pour travailler dans les pays de l'Europe riche - le Portugal est devenu un pays d'immigrants (africains, sud-américains et, dernièrement, beaucoup venus du Lest européen, ukrainiens, moldaves, etc.). En conjoint avec les ex-colonies – toutes, aujourd'hui, nations indépendantes membres de l'ONU – le Portugal intègre la Communauté des Pays de Langue Portugaise (CPLP), dispersée par 4 continents : l'Europe (Portugal), l'Amérique (Brésil), l'Afrique (Angola, Cape-Vert, Guiné-Bissau, Mozambique et São Tomé e Príncipe) et l'Asie (Timor-Lest).

Dans les plans de la Science, de la Culture en général et des Arts, le Portugal s'est développé et se montre orgueilleux d'avoir scientifiques, artistes, écrivains et professionnels en plusieurs domaines qui vont de pair avec les meilleurs du monde.

Mais il n'a pas seulement des roses dans la situation portugaise actuelle. Notre traditionnel retard par rapport à la moyenne européenne (je fais référence à l'Europe des Quinze, évidemment) ne cesse de s'aggraver au cours des quatre dernières années. En delà du déficit de nos finances publiques. Le Portugal vit aujourd'hui un moment difficile sur le plan financier mais qui, je veux bien le croire, ira surmonter, grâce à la volonté politique et à la détermination du Gouvernement actuel. On verra.

Le Portugal est un pays profondément européiste ; il sait ce qu'il doit aux aides qu'il a reçu et continue de recevoir de l'Union Européenne. En septembre prochain, les Portugais voteront oui au referendum sur le Traité Constitutionnel Européen. Je n'ai pas de doutes. Mais il n'oublie pas les liens qui l'attachent à l'Afrique et à l'Amérique Latine (en particulier au Brésil). La Langue portugaise est parlée par plus de 200 millions d'êtres humains. Il est aussi un pays ibérique, atlantique et méditerrané, avec des liaisons particulières à l'Espagne et en voie de participer dans un marché ibérique intégré. Étant donné sa forte identité nationale et tenant compte de ses presque neuf siècles d'histoire, vécus à l'intérieur de ses frontières européennes qui n'on pas changé, le Portugal envisage son futur avec espoir, détermination et confiance.

Athènes, le 19 mai 2005